



Dossier de presse

---

Claire Lasne Darcueil

# Je suis venu te chercher

---

Du 24 au 30 avr. 2025 Salle Koltès

Création au TnS Production

Dans le cadres des Galas du TnS



Amir n'a jamais su qui était son père. Il apprend un jour que ses origines prennent probablement racine dans le nord de Strasbourg. Guidé par une femme-ange de 92 ans, il part à la rencontre de l'enfance de personnes qui ont aujourd'hui entre 60 et 95 ans, plonge dans le paysage de cette ville, à la recherche des enfances perdues et des premières amours. Dans son enquête, il rencontre Léa, qui changera sa route. Une histoire écrite par Claire Lasne Darcueil née de son immersion au plus près des mémoires des Strasbourgeois-e-s. Une création collective rassemblant au plateau l'acteur Salif Cissé, l'actrice Lisa Toromanian, des comédien-nes non-professionnel-les et un chœur dansant d'habitant-es mu-es par le même désir de raconter à plusieurs, à égalité.

*[EN] Amir never knew who his father was. One day, he learns that his origins probably lie in the north of Strasbourg. Guided by a 92-year-old angel-woman, he sets out to discover the childhoods of people who are now between 60 and 95 years old, plunging into the city's landscape in search of lost childhoods and first loves. In the course of his investigation, he meets Léa, who will change his path. A story written by Claire Lasne Darcueil, born of her immersion in the memories of the people of Strasbourg. A collective creation featuring actor Salif Cissé, actress Lisa Toromanian, non-professional actors and a dancing chorus of local residents driven by the same desire to tell the story as equals.*

# Générique

---

[Écriture et mise en scène]  
Claire Lasne Darcueil

---

[Écriture corps]  
Kaori Ito

---

[Acteur-rices]  
Salif Cissé et Lisa Toromanian

---

[Avec]  
Liliane Hamm

---

Marie-Cécile Althaus, Pierre Chenard,  
Jean Haas, Jean-Raymond Milley,  
Dominique Wolf

---

[Et]  
Mahi Arifur Rahman, Selda Atabay,  
Léa Balouka, Jocelyne Blanchard,  
Florent Boilley, Claude Bonnarel,  
Anne-Marie Brisbois, Pierre Darroman,  
Michèle Delemontex, Rosalie Essoh,  
Anne Groh, Hélène Grosjean, Liliane  
Guignard, Jacky Haessig, Gwenaëlle  
Hebert, Raphaëlle Henot, Isabelle Itic,  
Marie-Noël Jardot, Émilie Jeunesse,  
Catherine Jung, Tristan Klein, Claire  
Koné, Salsabil Krysik, Agnès Legrain,  
Stella Marc-Zwecker, Marie Martinez,  
Isabelle Mehl, Thérèse Muambombo,  
Léonie Muller, Obaid Naeemi, Esmā  
Nizamoglu Esenkoylu, Ruby Owcarz,  
Yasemin Ozbal, Dany Rabearisoa,  
Mattéo Ringenbach, Laure Razon,  
Anne-Marie Sirna, Tamara Sokhadze,  
Emmanuelle Stephan, Lilou Suchet,  
Régine Tomasi, Martine Urban, Austin  
William, Gabriel Willinger, Florian  
Winkel, Pascale Wonner, Kadiatou  
Zinck

---

[Collaboration artistique]  
Paola Secret

---

[Collaboration corps]  
Léonore Zurflüh

---

[Coordination des groupes]  
Nathalie Trotta

---

[Création vidéo] Anna Darcueil  
[Lumière] Félix Depautex [Costumes]  
Pauline Zurini [Son] Mathieu Martin  
[Réalisation graphique] Roman Suarez  
Pazos [Régie générale] Emmanuel  
Lecureur

---

[Administration production déléguée]  
Cie Polé Polé : Patrick Marijon, Kanju &  
La Table verte productions, Théâtre  
national de Strasbourg

---

[Production] Théâtre national de  
Strasbourg, Compagnie Polé Polé

---

Avec l'accompagnement du Centre  
des Récits du TnS

---

Les décors et costumes sont réalisés  
par les ateliers du TnS

---

Création le 24 avril 2025 au Théâtre  
national de Strasbourg

---

Durée estimée : 1h 15

---

## Spectacle créé dans le cadre des Galas du TnS – édition 2025

Les Galas du TnS. Une fête, des créations, des artistes et des habitant·tes des quatre coins de l'époque, le besoin de partager nos scènes avec des personnes dont les trajectoires de vie n'auraient jamais dû rencontrer le théâtre. Nous réinventons ensemble, pendant quinze jours et dans tous les lieux du TnS, ce que « public » veut dire.

***“Ce à quoi je tiens le plus,  
c’est une forme de musicalité.”***

Claire Lasne Darcueil

---

# « Il y a le sentiment que la vie commence »

À la rencontre de Claire Lasne Darcueil

---

## L'intuition initiale et « une démarche artistique haute »

Le projet vient d'une commande de l'équipe du TnS : c'est une commande qui repose sur une volonté politique et artistique ; d'une part, s'adresser, d'autre part s'inspirer — des habitants et des habitantes — et puis d'avoir, dans cette démarche-là, une exigence artistique haute. C'est un défi que j'ai toujours aimé dans ma propre vie et, du coup, je me suis reconnue dans le geste que Caroline [Guiela Nguyen] voulait mettre en place au TnS. J'ai adhéré à cette histoire-là. L'idée était de mélanger des amateurices et des professionnel·le·s.

Au départ, j'avais envie de travailler sur l'enfance de personnes de plus de soixante ans et de conjuguer cette enfance au présent. Et puis, après, je me suis dit « oui ça va faire un spectacle joli », mais moi, j'ai besoin d'action, de suspens, j'ai besoin que le spectacle parte d'un endroit et aille vers un autre, vers l'inconnu.

Alors, j'ai inventé cette histoire d'enquête, celle d'un homme qui cherche son père et rencontre des hommes et des femmes sur son chemin, qui le guident. Une de ces femmes, c'est Léa, interprétée par Lisa [Toromanian]. Dans la quête de cet homme, Amir, des portraits émergent à partir des rencontres.

Donc, il y a eu cette intuition-là dans l'écriture et avec les interviews, commencées en février 2024, soit par moi, soit par Nathalie [Trotta] et Anna [Darcueil], soit par Fanny [Mentré] et Béatrice [Dedieu]. On a collecté environ soixante récits de personnes qui parlaient de leur enfance et leurs premières amours et, à partir de là, quand on a rencontré les gens, j'ai proposé à certain·e·s d'intégrer le spectacle, dans son tout petit groupe, le « noyau dur », des gens qui allaient interpréter leur propre histoire. Pour le grand groupe, il n'y a eu aucun casting, tous les gens qui ont envie d'être là et pour qui cela avait un sens d'être là sont présent·e·s. Et il s'avère qu'ils et elles sont merveilleux. Ce groupe, grâce au travail de Nathalie, s'est ouvert aux personnes en insertion à Emmaüs, à certaines personnes présentant une déficience cognitive et on est arrivé à incarner une vraie diversité sociale.

Immédiatement, j'ai dit que je voulais travailler avec un ou une chorégraphe et donc je co-écris ce spectacle avec Kaori Ito ; c'est vraiment une coécriture, moi j'écris le texte et la mise en scène et, elle, elle réalise l'écriture du corps. C'est une rencontre importante.

---

## Faire entrer en symphonie le texte théâtral et les récits collectés

J'ai un rapport à la parole qui m'a été confiée et que j'ai réécrite qui est comme le rapport à une parole sacrée, pour laquelle j'éprouve beaucoup de respect. Et c'est un peu bloquant parfois ; mais, en fait, à force de chercher la forme théâtrale de cette langue-là, grâce à la musique, grâce à la danse, grâce à la manière de décaler les choses et aussi dans mon travail de réécriture, je constate que les deux langues sont en train de s'harmoniser. Il y a un dialogue qui s'est établi entre l'écriture purement de fiction et l'écriture issue des interviews.

Le texte n'est pas stabilisé. Ça se joue parfois dans des détails qui peuvent être très importants pour les personnes concernées ; moi, je n'ai aucune susceptibilité d'autrice, en fait, il me manque une case là-dessus. C'est Gilles Deleuze qui disait : quand deux personnes ne sont pas d'accord, j'ai toujours envie de leur dire, mais « change de mot » !

Ce à quoi je tiens le plus, c'est une forme de musicalité. Mais les comédiens l'ont parfaitement compris et, quand ils me font une proposition, c'est toujours dans le respect de cette musicalité. L'autre chose importante pour moi, c'est une forme de rapport au spectateur, c'est-à-dire que je ne veux pas que l'on fasse du mal aux spectateurs. On peut raconter des histoires très intenses mais je veux qu'on fasse attention aux spectateurs et ça, les comédiens le respectent beaucoup.

Je ne peux pas définir la musicalité... C'est la mienne, en fait. J'écris en allant énormément à la ligne. J'entends mon texte intérieurement et la recherche de sens, pour moi, elle se fait autant par là que par le sens lui-même. Après, c'est une langue très simple, et ça, j'y tiens ! Ce n'est pas une langue sophistiquée. Sujet, verbe, complément ! Marguerite Duras a beaucoup défendu ça et je me sens très proche de cette vision. Par contre, j'ai un rapport à l'humour qui est vital. Je ne peux pas vivre dans un monde où on ne pourrait pas rire à chaque instant. Le rire, c'est exact, c'est très précis.

---

## Travail et correspondances entre le « noyau dur » et le « chœur »

Longtemps, j'ai séparé les deux, le travail avec le noyau dur et celui avec le chœur. C'était comme ça pendant plusieurs temps de résidence et, en novembre dernier, j'ai proposé au chœur de partager une partie du travail que l'on faisait dans le « noyau dur » avec eux ; et ça a été très important, ça leur a permis de comprendre le projet dans sa totalité. A la fin de la résidence de novembre, j'ai proposé qu'un samedi, on ne fasse pas tout, mais plutôt des extraits de pas mal de choses et ça a été un moment décisif.

---

## Les pulsations du chœur

Le chœur, c'est la ville de Strasbourg. Au départ, il y a un homme, qui est Noir, et qui apprend qu'il a des origines alsaciennes. Il est un peu halluciné ! L'humour, il commence là. Amir est estomaqué. Il arrive dans cette ville avec ce qu'il est, en se disant « qu'est-ce que je viens faire dans cet endroit et qu'est-ce que je peux bien avoir à faire avec cet endroit-là ? »

Après, on a quand même passé des mois ensemble, donc ce chœur s'est beaucoup individualisé : chaque personne existe pour moi de manière personnelle. Ce n'est seulement pas un groupe. C'est un chœur d'anges. Des anges laïcs... Comme ceux des *Ailes du désir*. Ce sont les anges qui accompagnent la quête d'Amir et qui lui rappellent qu'il n'y a pas que son histoire. Ça permet de recontextualiser une histoire

personnelle. Certes, elle est forte, singulière... Mais bon, il n'y a pas que la sienne : on a le langage commun qu'on peut avoir. Notre projet est un ovni et notre ambition, c'est d'être inclassable. Aucun code, ne suivre aucune norme.

---

### **Vieillir : une possibilité de liberté**

Pour beaucoup de gens qui n'ont pas eu d'enfance ou d'adolescence, au sens où on l'entend habituellement, le fait de vieillir est tout à coup une possibilité de liberté parce que quand on est lâché par la société (car on l'est, très vite, dès cinquante ans pour une femme), c'est embêtant — parce qu'on est lâché — mais en même temps, c'est chouette, parce qu'on est libre. Débarrassé. Il y a un sentiment que la vie commence. Moi j'ai 58 ans, ce n'est pas 68 ou 80, mais je trouve cette aventure de changer d'âge très intéressante. C'est une aventure qui permet d'aller au-delà de la stigmatisation dont on peut faire l'objet dans le milieu de la culture. Il n'y a pas de femmes de mon âge qui dirigent des structures (à part Ariane Mnouchkine, qui est tout à fait à part)... Alors qu'il y a des hommes de 70, 75 ans. C'est intéressant de travailler sur ce que c'est vraiment, vieillir, c'est-à-dire embarquer dans un voyage assez fantastique, où tu es encore en forme ; moi, je suis plus en forme que je ne l'ai jamais été dans ma vie, et on a moins de charges – moins d'argent aussi, mais enfin, on s'en remet ! Comme dit Florence Foresti, « 50 ans, c'est l'adolescence + la carte bleue » ! C'est vraiment très passionnant et c'est aussi important de rassurer les gens jeunes avec ça. Objectivement, parler de seniors à partir de 50 ans, c'est du pur délire, ce n'est pas raisonnable.

---

### **Comment l'intime devient commun**

C'est un processus, par étapes, qui permet le passage de l'intime au commun. Il y a l'écriture, la réécriture par les personnes qui m'ont confié leurs récits, une recorection etc. etc. Puis, il y a l'épreuve du plateau pour qu'on trouve ensemble « la » forme. Quelque fois c'est avec la danse, quelque fois c'est avec la musique, quelque fois c'est avec rien. La forme, c'est la forme qui décale, qui projette ailleurs cette parole-là — mais de manière très discrète. Ça n'a pas besoin, à mon sens, d'être spectaculaire. L'essentiel, ce qui m'obsède, c'est de respecter ces personnes qui me font confiance. Rien, absolument rien n'est plus important que cela.

---

### **Laisser de la place aux émotions des autres**

Le silence a toute sa valeur dans le récit et on le sait au théâtre, comme dans la musique. Et quelque fois, on l'oublie dans la danse. Pour aller quelque part, il faut partir de rien et pour continuer, il faut respirer, aussi. J'aime énormément ces temps où on ne fait presque rien. Et ça, c'est aussi une question de relation aux publics, j'aimerais bien que ce spectacle laisse beaucoup de place à l'émotion des autres.

La quête d'Amir devient une quête qui dépasse totalement sa propre personne. Cette recherche, elle concerne tous les êtres humains. Ce qui est beau, c'est que lui, qui a toujours cherché son père, va s'apercevoir qu'il est né de l'amour et que c'est sa chance infinie. Pour ce spectacle, ce qui compte c'est le cheminement, le détour qui permet de faire des portraits. Deleuze disait le charme de quelqu'un, c'est son paysage. Ce qui est émouvant, c'est le paysage dessiné par les comédiens et comédiennes. Des paysages qui refusent le malheur. Ce dont j'ai envie, c'est que

rien ne soit simpliste. Moi, je suis tombée sous le charme de ces personnes et j'ai voulu rendre compte de leurs paysages.

Liliane, par exemple, c'est l'ange des anges — la cheffe des anges, si on veut ! De là où elle est, avec son déambulateur, sans être sur le plateau, elle guide Amir, en vidéo et en son. C'est quelqu'un qui porte toute l'histoire de l'Alsace et donc, qui est aussi la dépositaire de l'histoire des frontières et du mal que fait l'idée de frontière dans le monde. Elle souffre aujourd'hui de voir le nombre de murs que l'on est en train de construire alors qu'elle a lutté toute sa vie pour l'éducation populaire, pour la transformation de l'école et la disparition des frontières dans l'apprentissage. Il lui reste de l'espoir. Je pense qu'elle est très importante. J'ai choisi de situer le spectacle dans le temps où on s'est rencontrées, c'est-à-dire entre les deux tours des législatives, donc il y a une irruption du monde réel et de la violence, de la division contre laquelle le groupe lutte.

Je trouve que, depuis le printemps dernier, on est à l'apogée de l'indifférence vis-à-vis de la vraie vie des gens. Le mépris et la bêtise des puissants ont atteint des sommets inédits. Il y a à la fois du désespoir et de la colère chez les gens, mais en même temps, une pulsion de vie dont j'ai envie de rendre compte. Une pulsion de vie, une envie d'être ensemble. Montrer, par exemple, qu'il n'est pas vrai que quelqu'un qui veut porter le voile soit forcément communautariste, montrer qu'il n'est pas vrai que quelqu'un qui est Noir et le revendique doive être stigmatisé, montrer qu'il n'est pas vrai qu'une personne sensible à l'écologie soit un écoterroriste, montrer qu'il n'est pas vrai qu'une femme qui défend les femmes soit une féministe hystérique... Ce n'est tout simplement pas vrai, c'est de la pure bêtise, de la simplification à outrance qui fait du mal aux êtres. Il suffit de rassembler les gens, avec leurs différences, dans des projets, pour voir à quel point c'est faux. Quand tu vois arriver ces quatre personnes déficientes intellectuellement, ces quatre jeunes garçons dans le chœur, ils sont accueillis de manière horizontale par le groupe : « je reconnais en toi quelque chose de ma propre fragilité ». Je trouve que ce type d'interactions directes donnent des leçons d'une intelligence qui nous manque. On est dans un moment où le rapport des puissants à l'existence est consternant de pauvreté, de manque d'imagination et où il y a presque une volonté délibérée de nuire à la population. Tant que l'on me donnera la parole, je travaillerai à l'inverse, à montrer que les gens peuvent vraiment être bien ensemble et travailler avec une exigence artistique haute, pour produire de la beauté. Je n'ai plus l'âge de supporter l'insupportable. Je ne veux plus me laisser bouffer le bonheur de vivre, le bonheur d'aller à la rencontre des autres, toutes religions et toutes couleurs confondues.

De manière discrète, sans banderoles, on travaille à cette rencontre. J'ai envie de vivre dans un monde normal, sans m'adresser à ceux qui refusent de nous voir parce que la concorde dans laquelle on est capable de vivre leur échappe. Je ne cherche pas orner la vitrine avec des bons sentiments ou des slogans faciles ; ce qui m'intéresse, c'est une mise en action. Il n'y a pas d'événement à ce qu'une personne en situation de handicap soit sur scène. C'est juste normal.

---

## Explorer la fragilité, exprimer la gratitude

Caroline [Guiela Nguyen] a choisi de se donner les moyens d'aller vraiment vers les gens et d'avoir une véritable ambition artistique. Pour moi, ça fait une très grande différence : c'est une forme de respect. On ne parle pas du point de vue d'un endroit élitiste qui distribue ses miettes ; c'est un théâtre qui estime sincèrement que, sans son public, il n'existe pas ; sans les habitants et les habitantes, il n'a aucune légitimité à être là. C'est ma conviction profonde et je pense que c'est pour cela qu'on est venu me chercher.

La question de la lutte n'implique pas obligatoirement la masculinité, les rangers et la kalachnikov. D'autres possibilités nous sont offertes et elles sont quelque fois victorieuses. C'est ce que montre le livre d'Anne Dufourmantelle, *Puissance de la douceur*. Il y a une autre personne qui parle très bien de cela, c'est la chanteuse Zaho de Sagazan, elle explique qu'elle a été un enfant trop sensible, très émotive et elle dit : « c'est ça qui a fait de moi quelqu'un capable d'aller vers les autres parce que les autres reconnaissent en moi leur fragilité ». Je crois que les spectacles qui permettent aux spectateurs de valoriser leur endroit de fragilité sont des encouragements à vivre, sans répondre à l'injonction d'être des battants, des gagnants, etc. Le devoir de conformité à ce mythe écrasant de la réussite est souvent une catastrophe psychologique pour les personnes.

Enfin, il est important pour moi d'exprimer ma gratitude à Salif Cissé et Lisa Toromanian parce que, sans eux, ce projet n'existerait pas. Je les ai rencontrés lorsque je dirigeais le Conservatoire. J'ai eu Salif comme élève, une année, la seule où j'ai enseigné. En tout cas, j'ai repéré ces deux personnes, non seulement à cause de leur talent, mais aussi en raison de leur engagement très fort dans l'école, dans leur volonté de la changer et de la faire avancer, chacun-e à leur manière. Ce sont deux personnes soucieuses de l'état du monde, du théâtre et du cinéma. Parce qu'elle aussi metteuse en scène et autrice, Lisa crée ses propres spectacles, qui sont formidables, comme les choix cinématographiques et théâtraux de Salif. Ce sont deux personnes extrêmement précieuses, très intenses et capables d'une très grande écoute, c'est pourquoi je leur ai proposé de nous rejoindre. Sans ces actrices, une telle aventure ne serait pas possible. Ils m'ont fait confiance alors qu'il n'y avait pas de texte. Ils ne manquent pas de travail et, malgré tout, ont accepté de s'engager avec moi.

Parmi les personnes auxquelles j'aimerais exprimer ma gratitude et la joie de travailler avec eux, il y a aussi Félix [Depautex], qui s'occupe de la lumière et que j'ai connu au Conservatoire, c'est la première fois que nous travaillons ensemble et je suis aussi très heureuse de travailler avec Anna [Darcueil] qui prend des images et construit un documentaire depuis le premier jour. Sa présence et celle de Nathalie [Trotta] sont très précieuses, leur participation au spectacle compte bien au-delà de la vidéo et de l'accueil. Il y a aussi toutes les personnes que j'ai eu le bonheur de rencontrer au TnS : Pauline [Zurini] pour les costumes, Mathieu [Martin] au son et Bruno [Ferrand], le directeur technique.

Toutes ces personnes m'ont fait confiance et quand on sent la confiance dans les yeux de quelqu'un, on donne le meilleur de soi-même. Je suis vraiment reconnaissante pour ces rencontres car elles arrivent à un moment charnière de mon existence, c'est comme une renaissance.

Propos recueillis le 9 décembre 2024 au TnS par Najate Zougari

***“Tous les corps recèlent  
une cachette où on peut trouver  
des diamants.”***

Kaori Ito

---

# « Il n'existe pas de silence où il ne se passe rien »

Entretien avec Kaori Ito

---

**Comment as-tu rencontré Claire Lasne-Darcueil et comment a démarré votre collaboration sur le projet ?**

Claire [Lasne Darcueil] est venue me voir danser au MC93 dans la pièce d'Alain Platel, *Out of Context*, en hommage à Pina Bausch. C'est un spectacle qui tourne encore, depuis 2010 ! Ce spectacle est assez merveilleux, il est composé de neuf interprètes avec qui on travaille et c'est le seul où je suis encore investie comme interprète. Comme Claire avait été emballée par mon travail, elle a voulu me rencontrer.

Elle est donc venue à Strasbourg et on a pris rendez-vous parce qu'elle voulait voir si je pouvais poser un regard chorégraphique sur le projet.

---

**Tu parles souvent de l'intelligence corporelle ; quelle définition pourrais-tu en donner et comment l'as-tu observée à l'œuvre dans le projet de *Je suis venu te chercher*, notamment dans le rapport aux actrices non professionnelles ?**

Dans ce projet, il y a un travail vraiment approfondi et extraordinaire avec le corps des amateures. Quand on travaille professionnellement avec nos corps, on a tendance à oublier que notre expertise nous permet aussi de mettre en place des techniques pour se masquer ce qu'il y a au-dedans, à l'intérieur de nous-mêmes.

La technique empêche parfois d'être touchant. Avec les amateures, ce qui est impressionnant, c'est que les gens avec lesquels on travaille ont certaines expériences et les mouvements de leurs corps expriment toute leur vie. Même dans la maladresse, il y a une intelligence du corps, quelque chose de très humain, de profondément touchant, qui s'échappe en fait.

Donc, on sent qu'il se passe quelque chose de très fort et j'ai l'impression que ça apporte beaucoup aux comédiens professionnels, Lisa [Toromanian] et Salif [Cissé]. Je crois que c'est un endroit très dangereux pour des actrices de se frotter à cette réalité, parce que ces récits sont des récits du réel, les témoignages d'une vie.

Pour moi aussi, c'est très important parce que j'aime cette humanité-là, et je pense que ce que je cherche dans la danse aussi, c'est l'humanité : je ne danse pas pour juste danser, je danse pour qu'il y ait un lien avec les spectateurs. D'ailleurs, dans

la danse, ce n'est pas moi qui danse. Ce qui compte, c'est « entre », c'est l'espace entre les spectateurs et la personne qui danse, c'est dans cet espace-là, dans le vide, qu'il se passe quelque chose.

Donc, évidemment, on pense avec le corps. Et je crois que dans notre société, nous sommes tellement coupés des corps que c'est une raison de plus de privilégier l'intelligence du corps. Le corps est toujours le premier à penser et à réagir; il faut apprendre à lui faire confiance. Le corps, c'est une intelligence immédiate : il y a un danger, on fuit; mon fils va tomber, je le retiens.

---

**C'est très beau ce que tu as dit sur le vide et cela me fait penser à la façon dont Claire Lasne Darcueil parle du silence, peux-tu revenir là-dessus, sur ce rôle du vide ?**

Le vide et le silence, en fait, c'est aussi un temps qui est plein. On dit cela au Japon, il y a le mot qui s'appelle « MA », et qui désigne toutes les choses qui sont « entre ». Et je crois profondément que nous sommes tous formés de particules qui sont reliées entre elles. C'est aussi de la physique quantique. Je crois dans l'échange d'énergie, aussi. L'énergie projette quelque chose dans le silence. En soi, il n'existe pas de silence où il ne se passe rien. Dans ces silences-là, il se passe toujours quelque chose. Par exemple, après une confidence de Jean [Haas], il y a un petit silence et ce silence contient plus de plénitude que bien des mots.

Je pense aussi que j'ai une méthode très japonaise quand je travaille. Je viens du Japon et j'aime cette façon que le théâtre traditionnel japonais a de chercher le vide. Les maîtres de cet art ne voient pas simplement des gens, ils ont la capacité de voir les espaces entre les gens. Ils mesurent si les espaces sont tendus ou détendus. Donc, on a beaucoup travaillé avec Claire sur comment habiter le silence, comment habiter l'arrêt. Quand on est figé, est-ce que c'est tendu entre nous, est-ce que le vide est tendu ou détendu ?

La projection de l'espace est aussi importante. Est-ce qu'on s'échine à bouger le plus d'espace possible autour des personnes ou est-ce que c'est un espace intime qu'on est en train de mettre en mouvement ? Donc l'espace est habité. Le vide n'est pas vide. Dans le vide, il y a aussi la créativité.

---

**Par rapport à la créativité, sur quoi as-tu fondé le vocabulaire chorégraphique de ce projet ?**

Nous sommes restées attentives aux capacités de chacune et chacun. On a essayé d'écouter comment le corps de telle personne s'exprime et, à partir de là, on a créé des situations.

---

**Est-ce que tu peux donner un exemple de cette façon dont vous avez créé des situations à travers le corps ?**

Oui, on a travaillé au début avec la technique de Laban [Rudolf Laban est un danseur, chorégraphe, et théoricien de la danse hongrois qui fonde son langage chorégraphique sur l'improvisation et la singularité de chaque être dans l'expression de ses mouvements. — Ndlr] On part de neuf points dans l'espace et on touche chaque point avec une partie différente du corps. Donc on a vraiment pratiqué cela, par exemple, ou bien aussi l'état amoureux et, en particulier, le moment où on frime un peu. Quand tu frimes, tu es là, tu sais que tu peux donner beaucoup mais

tu ne donnes pas tout, tu vois. Être dans une forme de retenue. Quand on n'est pas habitués, en fait, on donne trop. Trouver ce côté frimeur, c'était assez intéressant. Tous les corps sont différents, il y a des personnes en situation de handicap aussi et chacun recèle une cachette où on peut trouver des diamants. On a parlé aussi de ces diamants nichés à l'intérieur de notre cage thoracique, qui brillent, mais que l'on ne montre pas tout de suite.

Ce genre d'images, je pense, que ça a concrètement aidé à poser des vocabulaires chorégraphiques. La narration est très importante, aussi. On le voit, par exemple avec Marie-Cécile [Althaus]. Elle danse beaucoup dans cette pièce, et souvent, je lui ai demandé : « qu'est-ce que ton corps dit par rapport à ce mot ? » On a beaucoup travaillé là-dessus. J'ai écrit avec le vocabulaire spontané de son corps, parce que l'âme est déjà là, en fait. L'âme du mouvement est déjà là. Après, ce qui reste à faire, c'est de composer et de clarifier ce déjà-là. Je pense que tous les mouvements partent de l'émotion et de la situation.

---

**Est-ce que tu peux revenir sur le lien, que tu as déjà abordé dans notre échange, entre le travail du corps des actrices non-professionnel-les et celui des professionnel-les ?**

Oui, je vais partir d'un silence de Jean [Haas]. À un moment, Jean a vraiment une expression, comme s'il aller se confier et son silence, ce moment où il dit ne rien, il éveille quelque chose en nous. Eh bien moi, ça m'a donné envie de pleurer. Ce genre de situations, Lisa [Toromanian] et Salif [Cissé] les observent depuis un moment. Donc, pour eux, c'est un challenge de reprendre ça et de se connecter à cette humanité brute. Le rôle de Salif est très intéressant parce qu'il écoute énormément. Mon très cher ami Yoshi Oida [acteur et metteur en scène japonais qui a notamment travaillé avec Peter Brook sur l'invitation de Jean-Louis Barrault en 1968 ; c'est aussi un théoricien du théâtre qui a publié plusieurs ouvrages, dont L'acteur flottant en 1992 — Ndlr.] que je considère comme mon père adoptif nous a appris qu'il faut jouer pour l'autre ; il ne faut pas jouer pour soi, ni pour se montrer. Jouer pour l'autre, cela signifie faire rejaillir la lumière de l'autre personne qui, nécessairement, va se refléter sur soi.

Donc, dans cette logique je pense que l'écoute de Salif dans cette pièce est extrêmement importante. Il écoute tous ces récits parce que c'est cette écoute qui lui permet de chercher le sens de sa vie, donc le silence de Salif est très difficile à jouer et valoriser ce silence, c'est aussi valoriser l'humanité, l'émotion en soi. Claire [Lasne Darcueil], c'est quelqu'un qui est aussi très émotionnel et qui est très généreuse, donc c'est une personne avec laquelle on a beaucoup de plaisir à travailler. Elle a toute la sensibilité qu'il faut pour ne pas pousser les gens à apprendre le texte s'ils ont du mal à le faire et elle a aussi la capacité à chercher et à trouver des solutions. Par rapport au corps, aussi, on a cherché des solutions qu'ils puissent s'exprimer librement. On ne cadre les choses que pour que les personnes se sentent libres.

---

**À l'origine du projet, il y a des souvenirs d'enfance. Je voulais savoir, en guise de dernière question, le rapport que tu avais à l'enfance et la place que tu lui accordes dans ta création ?**

Je pense que l'enfant en nous continue de grandir. Quand il y a des problèmes psychologiques, on sait qu'ils sont souvent liés à l'enfance. L'aspect de la guerre, aussi, m'a semblé important. Dans les souvenirs qui sont racontés, la guerre est présente, de manière souvent indirecte mais toujours prégnante. Ces générations

qui ont souffert de la guerre n'en donnent pas des récits forcément très précis mais la réalité des conflits est palpable. Par exemple, on le voit dans le monologue de Jean, même s'il n'a pas été sur le front.

Quand on est enfant, il y a la peur d'être abandonné. Même dans la quête des origines menée par Salif, à la recherche de son père, il y a un lien avec cette volonté qu'on a souvent de réparer l'enfance. On veut revisiter les problèmes, les contraintes qu'on a vécues. En ce sens, l'artiste est égal à l'enfant.

Personnellement, ce sont les enfants qui m'éclairent et m'inspirent. Ils trouvent des solutions. Et cela rejoint les orientations du TJP. L'enfance et la dimension intergénérationnelle sont très importantes.

Quand on est inspiré, on le doit vraiment à l'enfant en nous. Je pense que vieillir, c'est épurer pour revenir à l'enfance. C'est comme la technique du *kintsugi*, cet art japonais de réparation de la céramique : c'est dans les fractures et dans les plaies que l'or pénètre. Plus le bol est cassé ou fissuré, plus tu peux réparer avec de l'or, et donc c'est ta richesse qui se révèle dans la réparation.

Transformer à partir de ce qui est cassé, c'est ce qui m'a animée dans le projet et c'est ce qui m'anime au TJP, créer un espace de convivialité. Je crois aussi dans ce lien que l'on noue entre le TJP et le TnS, structurellement, nous sommes complémentaires.

En partant de ce projet avec Claire, je cherche aussi à comprendre comment on peut politiquement articuler les deux structures. Caroline [Guiela Nguyen] accorde une place prépondérante aux récits des amateures et le projet avec Claire, c'est une belle aventure mais c'est aussi une amorce pour créer des points de rencontre.

Propos recueillis le 9 janvier 2025 au TJP – Centre dramatique national Strasbourg – Grand Est par Najate Zougari



---

# La tendresse du « noyau dur »

Najate Zougari

---

Le projet de Claire Lasne Darcueil pour les Galas prend la forme d'une aventure collective et inclusive dans laquelle les actrices non professionnelles jouent un rôle prépondérant. Ce sont des « anges » qui accompagnent la quête du personnage principal, Amir [interprété par Salif Cissé], et ils font partie d'un « chœur » d'habitant·e·s, manifestant la vitalité d'une ville plurielle, composée de voix singulières et d'identités multiples, capables d'entrer en résonance les unes avec les autres pour déployer leur pleine puissance.

Si, comme pouvait l'écrire Charles Bukowski, « un poème est une ville », *Je suis venu te chercher* montre qu'une ville peut, elle aussi, être un poème. À cet ensemble formé par les Strasbourgeois·e·s, s'articule un groupe plus restreint que Claire Lasne Darcueil a nommé « le noyau dur » ; ce dernier est formé par cinq comédien·ne·s : Dominique Wolf, Jean Haas, Jean-Raymond Milley, Marie-Cécile Althaus et Pierre Chenard.

Tout a commencé par une écoute : « à quoi rêviez-vous petit·e ? » ; « aviez-vous un grand rêve ou plein de rêves ? » ; « y a-t-il quelque chose que vous auriez aimé dire à quelqu'un·e mais que vous ne lui avez jamais dit ? ». Ni texte, ni chorégraphie préconçue, Claire Lasne Darcueil et Kaori Ito ont déployé un espace en forme d'hospitalité, pour accueillir une parole intime et des mouvements, réprimés parfois, enfouis dans les replis de la mémoire. Pas de danse, flottements lunaires, abandon au corps d'un·e autre, absence de pesanteur. Jean Haas explique : « danser, je ne me voyais pas le faire, ça ne correspondait pas à mon physique [mais] il y avait une bienveillance générale, personne ne jugeait personne ; il y avait, au contraire, une façon de tendre la main pour inviter tout le monde à participer à la même fête. » Pour Marie-Cécile Althaus, la danse est le plus long détour pour faire émerger les souvenirs douloureux de son enfance à Madagascar - « funambule, je danse ».

L'espace d'hospitalité est aussi le lieu où la fragilité est non seulement bienvenue, mais encore assumée, voire sublimée. Lors des répétitions à l'Espace Grüber, Claire Lasne Darcueil avait d'emblée déclaré : « ici, on aime la fragilité ». La difficulté à mémoriser un texte, l'incapacité à réaliser un mouvement du corps, la fatigue ressentie, ne sont pas des lacunes. Pour Dominique Wolf, « Claire fait de toutes nos faiblesses quelque chose de magnifique ». Cette beauté, qui émerge des moments de fragilité est une œuvre produite ensemble, dans un élan commun, une intelligence

collective du cœur. Elle se déploie essentiellement dans les interstices : entre réel et fiction, témoignage intime et récit public, langage corporel et poids des mots. Finalement, c'est « l'envie d'y être » et les liens créés dans la rencontre humaine qui anime les comédien-ne-s non professionnel-le-s. Marie-Cécile Althaus explique « je suis en proximité avec tous ceux qui sont là [...] Il y a le groupe mais il y a aussi le un-e à un-e. On a tellement travaillé la rencontre, au début avec Claire et Kaori, comment on se tend la main, comment on se regarde, donc il y a vraiment ce corps à corps ». Du corps à corps au cœur à cœur, l'émotion est toujours palpable.

Mais assumer la vulnérabilité exige une vraie force qui se manifeste dans la capacité partagée à s'émerveiller : « moi, c'est de l'étonnement en permanence, de l'étonnement au sens où j'ai l'impression d'être délogé tout le temps » dit Jean-Raymond Milley. Ces pas de côtés sont décrits comme vitaux : ils brouillent aussi l'ordre temporel en faisant émerger l'enfance dans la présence du plateau, ce qui est libérateur. Comme l'explique Dominique Wolf « j'ai été bridée, les circonstances le demandaient... Le métier, la famille... Et là, les barrières sont tombées. C'est joli de vieillir, de vieillir comme ça. » La générosité des actrices professionnel-le-s, Lisa Toromonian et Salif Cissé, participent de cette levée des inhibitions qui permet aux amateurices de déployer les singularités de leur jeu. En effet, Lisa et Salif ont su se rendre disponibles aux pulsations du cœur, aux rythmes du « noyau dur » et à la vision artistique de Claire Lasne Darcueil.

Le plateau de *Je suis venu te chercher* devient finalement « une scène d'égalité », pour reprendre l'expression du philosophe Jacques Rancière, c'est-à-dire un lieu dans lequel l'émancipation peut véritablement prendre forme. La ligne de fracture entre qui a le savoir et qui ne l'a pas devient caduque et, à cette distinction qui détruit l'intelligence, est substituée une aventure collective, une fête où chacun-e est invité-e.

17 janvier 2025

---

# Du plateau au cinéma, multiplier les endroits de récit

Entretien avec Anna Darcueil, créatrice vidéo

---

**Quels usages fais-tu de la vidéo sur le plateau et pourquoi avoir décidé de filmer  
*Je suis venu te chercher* ?**

C'est parti d'une impulsion du TnS de créer un lien avec le cinéma et cela a commencé au tout début du projet. Il y a deux volets dans l'usage que nous faisons de la vidéo : d'une part, le documentaire et d'autre part, l'utilisation de la caméra sur le plateau. La vidéo sur le plateau, c'est quelque chose qu'on avait déjà fait ensemble, avec Claire [Lasne-Darcueil], sur une pièce au Conservatoire où on avait tenté d'allier le théâtre et le cinéma. Claire avait monté *L'homme des bois* et *Oncle Vania* de Tchekhov et on avait filmé tout le premier acte de *L'homme des bois* qui avait été ensuite projeté sur scène. Nous avons beaucoup apprécié travailler ensemble et, comme le TnS avait exprimé ce souhait d'établir un lien avec le cinéma, on s'est dit que ce serait une bonne idée d'initier de nouveau un dialogue entre la caméra et le plateau.

En premier lieu, on savait qu'on avait envie de filmer mais on ne savait pas exactement quoi. Au moment où on a commencé à réaliser les entretiens, avec Nathalie [Trotta] et Claire, je les ai très vite accompagnées parce que j'ai eu le sentiment que de cette envie de faire un film ne pourrait véritablement se concrétiser qu'avec la réalisation de ces entretiens, en filmant dès le commencement du travail. Ça a d'abord pris la forme de portraits. Il y avait des gens qui n'avaient pas du tout envie d'être filmés, alors on les a juste enregistrés, et puis il y avait des personnes pour lesquelles ça ne posait pas de problème.

Et il y a eu la rencontre avec Liliane. Elle ne peut pas être dans le spectacle parce qu'elle a 92 ans et a un peu de mal à se déplacer, alors on l'a beaucoup filmée, et sa présence a produit une espèce de fil conducteur dans le récit. Je pense qu'en filmant Liliane et en filmant toutes les personnes que nous avons rencontrées, une cohérence inattendue a émergé entre ces gens qui ne se connaissent pas, qui n'avaient pas la même vie, mais qui entraînent en résonance les uns avec les autres en parlant de leur enfance, de leur premier amour. Et c'est ainsi, je crois, qu'une histoire se construit. Au bout du compte, la manière dont les récits se croisent et se répondent, c'est assez impressionnant, que cela soit sur la région, sur le rapport à l'enfance, ou à la guerre.

Et puis, il y a aussi un regard sur le monde. Comme si, à travers toutes les voix, il y avait une mise en échos qui, je pense, est traduite par le spectacle, mais je trouvais intéressant d'avoir un autre endroit de récit qui soit peut-être un peu plus long, et avec plus de matière filmée, pour pouvoir retracer ce travail.

C'est aussi l'histoire d'une rencontre, et même de plusieurs rencontres, avec toutes les personnes qui ont confié leurs témoignages. Je pense que ça a été très fort en juillet [2024], entre les deux tours des législatives, et je crois qu'on le fait très bien sur le spectacle, mais le cinéma permet de raconter d'une autre manière la création de ce drôle d'espace de confiance et d'attention entre nous.

---

**Quand tu parles de « raconter d'une autre manière », est-ce qu'il y a, par exemple, des objets que tu as filmés et que nous ne verrons pas sur le plateau ?**

On a filmé beaucoup d'objets, des photos apportées par différentes personnes, qui constituent des marqueurs de leurs récits. Il y a une sorte de dialogue des images avec les images. J'ai beaucoup filmé les répétitions, des moments de travail qui n'apparaîtront pas sur le plateau, mais qui permettent de retracer l'histoire de ce travail. Et j'ai beaucoup d'images de Claire, qui l'est un des fils conducteurs du film !

---

**Est-ce que tu imagines le film documentaire de manière autonome par rapport au spectacle ou bien est-ce qu'il forme le deuxième volet d'un diptyque ?**

Je crois que c'est un objet indépendant qui a sa propre autonomie, en tant qu'il pose un regard particulier : c'est le récit d'une création. Il existe donc pour être visionné comme un film à part entière qui documente tout le travail d'une création qui part du territoire.

Je n'ai jamais réalisé de documentaire sur le temps long. Ce qu'on avait déjà fait avec Claire, c'était de la fiction, en rapport avec le théâtre et intégrée dans une pièce. Après, j'ai travaillé sur des documentaires plus courts. Il y a notamment un projet qui n'a pas abouti mais où j'avais suivi un groupe d'élèves du Conservatoire qui avaient fait une pièce dont le principe de création était un voyage en stop à travers la France et, un peu de la même manière, on allait à la rencontre des gens et on faisait des portraits. La rencontre avec les gens, c'était le fil de l'histoire. Je les ai suivis pendant deux ou trois semaines, à travers la France et on a fait beaucoup d'images qui ont été utilisées sur scène. Il y avait déjà l'ambition d'en faire un film documentaire.

Propos recueillis le 9 janvier 2025 au TnS par Najate Zougari

## Extraits d'un entretien croisé avec les acteur-rices non-professionnel-les

---

Je n'avais pas tout de suite perçu non plus que je serais impliquée dans le théâtre ; quand on s'est rencontrées, Claire [Lasne Darcueil] a expliqué qu'elle était en train d'écrire sur le thème du père et qu'elle cherchait à Strasbourg spécifiquement des témoignages et qu'elle prenait des témoignages bruts pour avoir du matériau pour son écriture à elle. Pour moi, c'était un beau moment de partage, on a ri, on a échangé, c'était émouvant parfois... Mais, ça s'arrêtait là et c'est après que j'ai compris que l'implication allait au-delà d'une sorte de témoignage.

Dominique Wolf

---

Je ne sais pas trop pourquoi j'ai accepté de rencontrer Claire... Peut-être le désir ou la nécessité à ce moment-là de faire une rencontre ou de tenter quelque chose que j'ignore. Je dirais « aller vers » mais aller vers quoi... Je ne sais pas. L'entretien avec Claire m'a amenée très vite sur Madagascar et je devais inconsciemment le savoir parce que j'avais amené des photos de là-bas. Effectivement, mes souvenirs d'enfance tournent autour de ce qui est resté à Madagascar. Je découvre, comme les autres ; ce qu'il en advient, ce qu'il en est advenu, ce qu'il peut en advenir. J'ai plein de points d'interrogation dans ma tête, pas forcément concernant les autres, mais me concernant et concernant le fait que je me lance là-dedans.

Marie-Cécile Althaus

---

J'ai aussi eu des moments de doute. J'ai vu ce texte et je me suis dit que, lors des représentations à Strasbourg, il y aura certainement ici et là des gens qui me connaissent, mais sous un aspect différent de ce que je raconte là. Et je me suis demandé : « est-ce que j'ai envie de partager tous ces aspects avec tout le monde ? »

Jean Haas

---

À un moment, on se jette à l'eau de toute façon : on n'est jamais prêts. Tu peux préparer, répéter à la maison, dormir trois nuits de suite avant une représentation... Tu arrives pas prêt du tout; tu te jettes à l'eau. Mais une fois que tu t'es jeté à l'eau, ça marche tout seul, c'est marrant ça... C'est vrai ce truc, cette espèce de transcendance ou je ne sais pas quoi, ça se met en route, le corps qui marche malgré toi et tu commences à dire des choses, comme si ce n'était pas toi...

Jean-Raymond Milley

Propos recueillis le 11 décembre 2024 par Najate Zougari

---

# Créer les conditions de l'hospitalité

Entretien avec Nathalie Trotta, chargée des relations avec les publics (TnS)

---

Quand et comment as-tu lancé l'appel à participation pour collecter les récits d'enfance des Strasbourgeois et des Strasbourgeoises pour *Je suis venu te chercher*? Est-ce que des conditions particulières avaient été posées en préambule de la collecte des récits ?

J'ai envoyé les premiers mails le 1<sup>er</sup> février 2024. C'est venu d'un échange avec Claire [Lasne-Darcueil]. Évidemment, elle nous avait parlé du projet quand elle s'est présentée. L'idée était de pouvoir aller à la rencontre des gens à travers le récit de leurs souvenirs d'enfance. Donc, on visait des gens plutôt âgés, parce qu'on avait donné la limite basse de 65 ans. On voulait aussi des récits de différentes époques, et on a bien constaté cette différence générationnelle dans les échanges qu'on a pu avoir parce que les personnes qui ont 90 ans et plus, aujourd'hui, nous parlent beaucoup de la guerre.

En tout cas, il n'y avait pas de prérequis si ce n'est l'âge des personnes et le fait qu'elles vivent à Strasbourg. On s'est d'abord adressé aux spectateur·rices habitué·es, aux Ami.e.s du TnS, et puis il y a eu un effet « boule de neige ». J'ai essayé de limiter au territoire Nord, dont je m'occupe, [espace géographique qui inclut la Grande-île, le centre historique de Strasbourg, le quartier de la Neustadt jusqu'à Orangerie, le quartier des institutions européennes, la Robertsau, le Conseil des XV et le quartier Marne. — ndlr] mais ça a débordé, bien évidemment. Caroline [Guiela Nguyen] a marqué sa volonté de travailler à partir des territoires, y compris dans la relation avec les publics.

Ce qui est très beau dans le projet de Claire, c'est qu'il avance avec les gens et que l'histoire, la fiction, se construit à travers toutes les rencontres.

Donc, nous n'avons pas organisé un casting mais des rencontres. Entre le moment où on a lancé cet appel à participation, à témoignages, et puis le début des répétitions, elle est venue à Strasbourg à plusieurs reprises. J'organisais les rendez-vous avec les personnes qui voulaient partager leurs histoires. Il y a aussi une dimension assez aléatoire des rencontres, il y avait des personnes que je connaissais, d'autres que je ne connaissais pas.

Le premier entretien que Claire a fait c'était avec Jean-Raymond. C'était le tout premier, en fait. On a commencé avec Jean-Raymond. Et ça a matché tout vite. Elle

lui a dit à la fin de l'entretien « est-ce que vous aimeriez participer... », je ne sais plus si elle l'appelaient déjà le « noyau dur » mais c'était ça.

---

**Tu as expliqué que le projet s'était construit à travers les rencontres et que les personnes, au fil de leurs témoignages, participaient à tisser l'histoire que Claire nous raconte. Est-ce que tu pourrais expliciter davantage ce lien entre la création et l'accueil des publics, de ton point de vue ?**

Quand je vois Claire travailler, je vois qu'elle a cette capacité à accueillir les gens comme ils sont, à l'endroit où ils se trouvent. Et même quand on se dit qu'a priori ça va être difficile, elle le rend possible. Chaque personne a le pouvoir s'exprimer et d'exprimer le meilleur d'elle-même.

Au début, quand Caroline [Guiela Nguyen] la sollicite, Claire a l'idée de réaliser des portraits, mais très vite, elle recherche une histoire parce qu'on va aussi au théâtre pour qu'on nous raconte des histoires, pour être tenu en haleine, vivre quelque chose de plus sensible. Donc, le fil conducteur de cette fiction, c'est l'histoire d'un homme qui cherche son père. Et cet homme est porté par la ville et par les rencontres qu'il fait dans ce lieu précis.

Du côté de l'accueil des publics, on a eu envie de plus d'en-commun, de participation. C'est comme cela que nous nous adressons au public individuel aussi, aux Ami-es du TnS. On organise des ateliers autour des spectacles, des visites, des moments de convivialité et de partage d'idées aussi, mais on avait envie d'aller plus loin, d'ouvrir le théâtre autrement, de voir ce que ça génère quand on rassemble les gens qui viennent au TnS, qui aiment le théâtre et qui ont envie d'aller un peu plus loin. Faire monter toutes ces personnes sur le plateau, ça fait complètement sens.

Il y a une dimension intergénérationnelle dans le projet de Claire; Strasbourg est une ville très jeune, avec de nombreux étudiants et étudiantes. Le personnage d'Amir dans *Je suis venu te chercher* rencontre aussi la jeunesse, ce qui a impliqué pour nous de travailler avec différents lycées, avec des jeunes qui font du théâtre, etc.

L'enjeu, ce n'est pas juste de refléter la diversité dans le discours, ni de cocher des cases. C'est vraiment de montrer la vie comme elle est et, pour les personnes qui participent au projet, c'est une expérience de vie. Ce n'était pas anodin cette confiance partagée, au moment où j'ai recueilli les témoignages, parfois très intimes, de certaines personnes. Forcément, je me sens proche de ces personnes, parce que, quelque part, je suis entrée dans une partie de leur histoire.

Propos recueillis le 16 décembre 2024 au TnS par Najate Zougari

# [Biographies des artistes]

---

## Claire Lasne Darcueil Écriture et mise en scène

Comédienne, metteuse en scène de talent, directrice d'institutions culturelles, autrice, Claire Lasne Darcueil est une femme passionnée, de combats et de dialogue. Après avoir suivi une formation de comédienne à l'Ensatt — École de la rue Blanche, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans les années 1990, Claire Lasne-Darcueil fonde avec Mohamed Rouabhi la Compagnie Les Acharnés. Elle devient par la suite codirectrice avec Laurent Darcueil du Centre dramatique régional Poitou-Charentes de 1998 à 2007, puis avec Vincent Gatel de 2007 à 2010. Elle y travaille sous chapiteau et déploie *Le Printemps Chapiteau* qui connaît dix éditions et avec lequel le CDN sillonne les territoires et porte le théâtre à la rencontre des habitants. Elle est programmée régulièrement au festival d'Avignon dirigé par Hortense Archambault et Vincent Baudriller. Elle dirige par la suite avec Vincent Gatel la Maison Maria Casarès, centre culturel de rencontres à Alloue en Charente.

En parallèle, elle poursuit son activité de metteuse en scène au sein de sa compagnie Dehors/Dedans pour monter ses propres spectacles, notamment les pièces d'Anton Tchekhov dont elle monte l'intégrale des pièces, en complicité avec les traducteurs André Markowicz et Françoise Morvan : *Être sans père* (Platonov), *Ivanov*, *L'Homme des bois*, *La Demande en mariage* et *La Mouette*, *Trois sœurs*, *L'amour et les forêts* (adaptation d'*Oncle Vania* et *L'Homme des Bois*). Elle a également mis en scène Shakespeare avec *Hamlet*, Molière avec *Dom Juan*, des auteurs contemporains tels Michel Ocelot, Marie-France Marsot, Mohamed Rouabhi... et ses propres textes, *Joyeux anniversaire*, *D'ici là, on peut rêver*. Son recueil de petites pièces, *Ça sera comme ça*, est publié chez Actes Sud Papiers.

En 2013 elle est la première femme nommée à la direction du Conservatoire national supérieur d'art dramatique depuis sa création en 1784 et change de façon durable le visage de cette prestigieuse institution en l'ouvrant à plus de diversité. Elle fait participer l'école à la création cinématographique, avec *À l'abordage* de Guillaume Brac, *Sages Femmes* de Lea Fehner, *Rue du Conservatoire* de Valérie Donzelli, les futures sorties des films de Léonore Séralle, et des deux documentaires du réalisateur Yves Jeuland.

Elle est faite chevalière des arts et lettres, et chevalière de la légion d'honneur par François Hollande.

Elle termine son troisième mandat en juin 2023 et poursuit ses activités de metteuse en scène avec la compagnie Polé Polé. Elle est également professeure en art de la scène au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris.

---

## Kaori Ito Écriture corps

Danseuse et créatrice depuis 20 ans, Kaori Ito cherche à faire émerger un mouvement vital qui relie les corps entre eux et fait exister le vide, l'invisible et

le sacré. En 2023, huit ans après avoir porté ses projets au sein de sa propre compagnie, Kaori Ito prend la direction du TJP, Centre dramatique national de Strasbourg – Grand Est. Elle souhaite en faire un lieu de théâtre transdisciplinaire, interculturel et intergénérationnel qui défend la transversalité de l'art, l'importance des questionnements qui habitent les enfants et leur implication dans les processus de création.

Née au Japon dans une famille d'artistes, Kaori Ito se forme très jeune à la danse classique puis à la *modern dance* à New York avant de devenir, à partir de 2003, interprète pour de grands chorégraphes européens – Philippe Decouflé, Angelin Preljocaj, Alain Platel, Sidi Larbi Cherkaoui, James Thierrée.

Elle se lance dans l'écriture chorégraphique dès 2008 et poursuit ce travail de chorégraphe à la faveur de diverses commandes – Ballets C de la B, Ballet national du Chili, Japonismes, Ballet de Chemnitz / France Danse Allemagne – dans le cadre de collaborations – avec Aurélien Bory, Denis Podalydès, Olivier Martin Salvan, Yoshi Oïda, Manolo – ou pour sa propre compagnie, Himé, qu'elle crée en 2015. La même année elle est lauréate du Prix Nouveau Talent Chorégraphie de la SACD et chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

Artiste polymorphe, elle réalise également court-métrages, créations sonores et œuvres plastiques – peinture, dessin, sérigraphie. Elle collabore régulièrement et à divers titres sur des projets de théâtre et de cinéma.

---

#### Lisa Toromanian Actrice

Lisa Toromanian est une jeune comédienne et metteuse en scène d'origine arménienne formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Durant ce cursus, elle met en scène, avec ses camarades, *L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux* (Prix du public, Nanterre Sur Scène), *Numéro 7 Romain Rolland Street* (Francophonie en Limousin), *Danube* (Festival Hors Champ). À partir de 2020, elle intègre le collectif 100 Degrés avec lequel elle met en scène, en extérieur, *Le Songe d'une nuit d'été*, *Ici l'on boit* (adaptation de Rabelais), *Les trois mousquetaires*, ou encore une adaptation de *Don Quichotte*. Le spectacle *Être ou ne pas Naître* qu'elle a écrit avec son amie Nadine Moret reçoit Prix du Jury au Festival International des deux Mondes de Spoleto en 2019, avant d'effectuer une tournée en milieu scolaire et tout public depuis. En tant que comédienne, elle joue dans *7 minutes* de Stefano Massini avec la Comédie-Française mis en scène par Maelle Poésy, ou encore dans *Oblomov* mis en scène par Robin Renuci avec les Tréteaux de France. En 2023, elle est artiste intervenante au CNSAD, où elle dirige un atelier autour de Peer Gynt d'Ibsen. En 2025, elle sera à l'affiche de *Douées* (Du collectif Les Mille Printemps) ainsi que de *Je suis venu te chercher* (Claire Lasne Darcueil) au TnS.

---

#### Salif Cissé Acteur

Salif Cissé a commencé à faire du théâtre durant sa scolarité au lycée Jacques Brel à La Courneuve. Après une formation au Conservatoire du Centre et au Conservatoire du 8<sup>e</sup>, il intègre le CNSAD de Paris en 2017.

Il joue avec Élise Chatauret dans *Projet réel* (CNSAD, La Commune d'Aubervilliers) *Sainte Jeanne des Abattoirs* mis en scène par Marie Lamachère (créé à la MC2 de Grenoble), *Claire, Anton et eux* de François Cervantes (Maison des Métallos, festival Seul(s) en Scène, Princeton, Montréal) et tourne pendant l'été 2019 dans *À l'abordage* de Guillaume Brac.

À partir de septembre 2019, il intègre la compagnie Nova fondée par Margaux Eskenazi en jouant dans le spectacle *Et le coeur fume encore* et crée avec elle 1983. Il a également un rôle dans *Welfare* mis en scène par Julie Deliquet, pièce créée en Avignon dans la Cour d'honneur du Palais des papes.

---

## Le Chœur

Le Chœur est composé de plus de 50 personnes, âgées entre 16 et 93 ans. Iels résident à Strasbourg et ses environs. Pour la plupart, ces amateur-rices vivent leur première expérience de théâtre : ce sont des retraité-es, des personnes en activité employé-es, des étudiant-es, des personnes en réinsertion, etc. qui incarnent le visage-paysage de la ville. Ni casting, ni sélection : leur participation au projet artistique est véritablement le produit d'une rencontre humaine avec Claire Lasne Darcueil, metteuse en scène, Anna Darcueil, créatrice vidéo, et Nathalie Trotta, chargée des relations avec les publics au Tns — ainsi qu'avec Béatrice Dedieu et Fanny Mentré, du Centre des Récits du TnS.

---

## Liliane Hamm

Liliane Hamm, âgée de 93 ans est originaire de Bischheim, petite ville de banlieue au nord de Strasbourg. Elle grandit dans la langue et la culture alsacienne. Son père, épris de curiosité dans tous les domaines, lui a transmis un sens de la persévérance qui la fait persister dans tous ses projets jusqu'à aujourd'hui.

Son premier contact avec la langue française commence avec une scolarisation dans l'école publique que la deuxième Guerre Mondiale interrompt avant de faire basculer sa vie : évacuation forcée au Limousin, une année sans école, retour dans une Alsace annexée et abandonnée par la France. Liliane et sa famille deviennent des sujets du III<sup>e</sup> Reich. L'Alsacien et la langue française sont relégués au profit du « Hochdeutsch » (*allemand classique*) : à cette nouvelle langue, s'adosse une nouvelle culture et une autre histoire. Quand Strasbourg est libéré dès novembre 1944, Liliane constate avec soulagement qu'elle en a fini avec la propagande nazie de l'école hitlérienne, mais elle souffre des 6 mois sans scolarisation, tandis que de longs et durs combats ravagent encore la région. Son père, engagé pour la libération de la France, ne reviendra pas. En mai 1945, le pays est libéré et pour Liliane, « une chape de plomb recouvrira définitivement ce passé douloureux ». Elle réussit le concours d'entrée à l'Education Nationale et devient professeure de collège. Parallèlement à intérêt pour le cinéma, elle s'engage avec la Ligue de l'Enseignement et son investissement dans l'éducation populaire constitue le fil rouge de son existence.

## Les membres du « Noyau dur » :

---

### Marie-Cécile Althaus

Marie-Cécile Althaus vit à Strasbourg. Désormais retraitée, elle a passé une partie de son enfance à Madagascar et a exercé le métier de psychologue, en le conjuguant à de nombreuses activités créatives : écriture, chorale, peinture et danse, notamment. Elle a déjà une expérience de la scène à Strasbourg, « goûtée » au Centre chorégraphique, à Pôle Sud et à Nootoos.

---

## Pierre Chenard

Pierre Chenard est originaire de Brest où son père exerçait comme officier de la Marine Nationale. À sa retraite, la famille a déménagé à Strasbourg, son père ayant trouvé un emploi de professeur au lycée professionnel Pierre Brousse où il a pu mettre ses compétences au service des jeunes bateliers pour leur apprendre à manœuvrer les péniches sur le Rhin.

Après son bac, Pierre entreprend des études médicales puis se consacre à élever sa fille Alice, convaincu que les toutes premières années sont fondamentales pour le bien-être et l'édification heureuse d'un être humain.

Sportif, musicien (chant, clarinette), curieux de tout, Pierre Chenard a participé à des spectacles de danse à Pôle Sud, au Maillon, à des représentations à l'Opéra National du Rhin et à des pièces de théâtre au TAPS Neudorf et à La Laiterie (Strasbourg).

---

## Jean Haas

Parisien de naissance, père de quatre enfants, Jean a étudié le violon avec le grand quartettiste Alfred Loewenguth, puis le russe à l'Université de Paris-Vincennes, avant d'entrer en alto au Conservatoire de Strasbourg en 1973. Dès la fin de ses études, il intègre l'Orchestre philharmonique de Strasbourg où il restera jusqu'à sa retraite en 2022, jouant avec autant de plaisir l'opéra que la musique symphonique. Il a également joué (et chanté) le tango au sein de l'ensemble Arrabalero.

---

## Jean-Raymond Milley

Originaire de Villeneuve l'Archevêque, bourgade bourguignonne qu'il qualifie de « modeste mais tenace », Jean-Raymond Milley s'est installé à Strasbourg il y a 25 ans pour y débiter des études de psychologie. Il y découvre la psychanalyse et un engagement soutenu auprès de diverses associations. Ces expériences l'amènent au théâtre, d'abord en participant à la création collective d'une pièce intitulée *Corps et Ombres*, qui traite du récit possible des précarités puis en prenant part à plusieurs stages d'écriture théâtrale et de jeu théâtral, notamment au TnS avec Antoine Hamel. Il a également participé à la pièce *Je vous écoute* créée par Mathilde Delahaye au TnS. Actuellement, il exerce toujours une activité de psychanalyste libéral et co-anime des groupes d'analyse de situations cliniques au sein de l'ASSERC, Association enseignement et recherche clinique.

---

## Dominique Wolf

Agrégée de Lettres Classiques, Dominique Wolf a exercé son métier de professeur dans différents lycées, notamment à l'étranger (Wien, Freiburg, Luxembourg). Elle initie au latin et au grec des générations de jeunes qu'elle emmène voir Naples, Herculaneum, Athènes, en vrai.

Passionnée de littérature, et particulièrement de théâtre, elle le privilégie toujours dans ses cours, organisant très régulièrement des sorties pour que les élèves le voient « vivant ».

Curieuse de tout, elle s'ouvre au cinéma : animation de ciné-club, mise en place de l'option cinéma en lycée, sélection au concours de l'IDHEC, collaboration sur projets ponctuels avec Jacques Willemont et FR3. Et à la musique : pratique du piano, promotion de l'Association Le Piano pour tous avec Nacer Zerfaoui, concerts.

Elle revient à Strasbourg, sa terre natale, et renoue avec ses vieilles marottes : l'écriture bien sûr, et l'enseignement du Français Langue Etrangère.



---

**1 avenue de la Marseillaise**  
**67005 Strasbourg Cedex**  
**+33 (0)3 88 24 88 00**  
**accueil@tns.fr**

---

**Suzy Boulmedais**  
Responsable de la  
communication digitale  
et des médias  
**+33 (0)7 89 62 59 98**  
**presse@tns.fr**

---

**Plan Bey (Paris)**  
Relations avec la presse  
nationale et internationale  
**+33 (0)1 48 06 52 27**  
**bienvenue@planbey.com**